

Les verbes d'apparence dans le français-en-interaction. Formes, fonctions et distributions de *sembler*, *paraître*, *avoir l'air*, *avoir l'impression* et *donner l'impression* dans un corpus de débats politiques et de réunions d'entreprise

Jérôme Jacquin^{1,*}, Ana Claudia Keck, Clotilde Robin, et Sabrina Roh

¹Université de Lausanne, Sciences du Langage et de l'Information, 1015 Lausanne, Suisse

Résumé. La présente contribution propose une analyse de cinq verbes d'apparence du français tels qu'ils émergent dans un corpus de 28h d'interactions naturelles documentant des débats publics, des débats télévisés et des réunions d'entreprise. Après avoir résumé à grands traits l'état de la littérature, qui se caractérise par des analyses sémantiques, syntaxiques et énonciatives le plus souvent effectuées sur des exemples inventés ou fortement décontextualisés, la contribution présente les données et méthodes mobilisées pour une intégration de facteurs plus pragmatiques, comme la variation en termes de genres de discours et d'environnements séquentiels/interactionnels. Cette intégration est opérée par une double analyse quantitative et qualitative. L'analyse quantitative rend compte de la distribution, significative, des lemmes par genres, par rôles communicationnels, par positionnements séquentiels et par réalisations énonciatives (notamment présence ou absence d'un pronom de première personne). L'analyse qualitative se concentre sur les variations de sens imputables aux différences de positions séquentielles (notamment la position initiative par rapport à la position réactive) et de types de portée (en termes de factualité) ; on se concentre alors sur l'expression de loin la plus représentée, *il me semble (que)*, tout en proposant des comparaisons ponctuelles avec d'autres verbes, notamment la seconde expression la plus représentée, *j'ai l'impression (que)*.

Abstract. *Verbs of Appearance in French-in-Interaction : Forms, Functions and Distributions of *paraître*, *sembler*, *avoir l'air*, *avoir l'impression* and *donner l'impression* in a corpus of political debates and work meetings.* The present paper examines five French verbs of appearance as they emerge in a 28h video-recorded corpus documenting public debates, TV debates, and work meetings. After a brief state of the art, which shows that French verbs of appearance have been mainly studied at the semantic, syntactic, and enunciative levels and using invented or strongly decontextualized examples, the paper introduces the data and

* Corresponding author : jerome.jacquin@unil.ch

methods used to integrate pragmatic factors such as genericity and sequentiality. This integration is performed both quantitatively and qualitatively. Quantitative analysis provides the general distribution of the verbs by genres, communicational roles, sequential positioning and enunciative realizations (notably the presence or absence of the first-person pronoun). Qualitative analysis examines differences in meaning in relation to various sequential positions (e.g. initiative versus reactive position) and types of scope (in terms of factuality); we focus on the most frequent expression in the corpus, *il me semble (que)* [it seems to me (that)], and provide some comparisons with other verbs, notably the second most frequent form, *j'ai l'impression (que)* [I feel (that)].

1 Introduction

La présente contribution s'intéresse à cinq verbes d'apparence du français tels qu'ils sont mobilisés dans l'interaction orale en français. Plus précisément, il s'agit d'étudier les formes, fonctions et distributions de *paraître*, *sembler*, *avoir l'air* et *avoir / donner l'impression* dans un corpus de 28 heures d'interactions verbales spontanées documentant aussi bien des débats politiques (débats publics, débats télévisés) que des réunions d'entreprise. Si ces verbes ont déjà été bien étudiés en linguistique française, on verra que cela a été principalement le cas dans une perspective sémantique et/ou syntaxique et le plus souvent sur la base d'exemples inventés ou décontextualisés qui limitent la possibilité d'analyses quantitatives (notamment fréquentielles) ainsi que la prise en compte de facteurs pragmatiques, tels que la séquentialité (aspects cotextuels), la généricité (aspects contextuels, ou discursifs) et la multimodalité (aspects sémiotiques)¹. Alors que l'étude des marqueurs épistémiques et évidentiels dans l'interaction constitue un champ d'études en extension depuis une quinzaine d'années (e.g. Cornillie & Pietrandrea, 2012 ; Lindström et al., 2016 ; Nuckolls & Michael, 2014 ; Stivers et al., 2011), les recherches sur le français restent encore sous-représentées en comparaison des travaux disponibles sur l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'estonien ou encore l'hébreu². La contribution se veut donc un apport à ce champ d'investigation, en participant à une meilleure compréhension des manifestations et négociations des savoirs dans l'interaction en français et en favorisant ainsi l'émergence de comparaisons interlinguistiques.

Dans un premier temps, nous faisons un rapide point sur l'étude des verbes d'apparence en français (section 2). Nous présentons ensuite plus en détail les données et méthodes à la fois quantitatives et qualitatives mobilisées pour la présente étude (section 3), avant de poursuivre avec les analyses (section 4), partant d'aspects plus quantitatifs relevant de panoramas d'ensemble pour cibler ensuite les aspects qualitatifs qui nous ont semblé les plus prometteurs. Nous concluons par une synthèse des résultats (section 5).

2 L'étude des verbes d'apparence du français : bref état des lieux

Les différentes études menées en linguistique française sur les verbes d'apparence se sont majoritairement focalisées sur le couple *sembler/paraître* (Bourdin, 1986 ; Dendale & Van Bogaert, 2007 ; Ganea, 2010 ; Nølke, 1994 ; Popârlan, 2000 ; Thuillier, 2004a ; Vold, 2008 ; Willems, 2011), laissant de côté les verbes *avoir l'impression*, *avoir l'air* et *donner l'impression*. Si trois études font figure d'exception et se focalisent d'une part sur la forme *j'ai l'impression (que)* (Dendale & Van Bogaert, 2007 ; Willems & Blanche-Benveniste, 2008) et d'autre part sur les caractéristiques prédicatives et énonciatives du verbe *avoir l'air* (Delplanque, 2006), les verbes *avoir l'impression*, *avoir l'air* et *donner l'impression* n'ont jamais fait l'objet d'une analyse approfondie et ne sont mentionnés, généralement, que

comme synonymes du couple *sembler/paraître* ou dans des paraphrases d'énoncés formés avec ces deux verbes (par exemple, dans la construction attributive *x semble y*, *sembler* est décrit comme ayant le sens d'*avoir l'air* chez Willems (2011) ou encore la formule *x ne le paraissait pas* est paraphrasée par *donner l'impression* chez Popârlan (2000)). Cette focalisation sur *paraître* et *sembler* s'explique notamment par la nature résolument syntaxique et sémantique des travaux menés sur ce couple de verbes. En effet, les auteurs tendent à montrer que les différences de sens que possèdent ces verbes – d'apparence synonymique – reposent sur la construction syntaxique et la configuration polyphonique en jeu ; *avoir l'air*, *donner l'impression*, *avoir l'impression* étant alors moins sujets à ce type de variations.

Nous proposons dans un premier temps un bref aperçu des différents sens attribués au couple *sembler/paraître* dans la littérature existante, en nous focalisant sur les études qui se basent principalement sur des exemples inventés et/ou décontextualisés. Les études de Willems & Blanche-Benveniste (2008), de Vold (2008) et de Willems (2011) qui ont travaillé dans une perspective plus pragmatique et, chez certains, sur des données orales seront abordées dans un second temps.

Concernant le verbe *paraître*, il y a consensus autour de la valeur d'emprunt ou d'ouï-dire que peut revêtir le verbe dans certaines constructions syntaxiques particulières, à savoir *il paraît que*, *(il) paraît*, *à ce qui paraît*, *paraît-il* (notamment Bourdin, 1986 ; Delplanque, 2006 ; Dendale, 1991 ; Dendale & Van Bogaert, 2007 ; Ducrot, 1984 ; Nølke, 1994 ; Rodríguez Somolinos, 2016 ; Rossari, 2012a, 2012b ; Thuillier, 2004a, 2004b). Cas classique de polyphonie au sens ducrotien du terme, ces expressions sont classées comme des marqueurs d'évidentialité dite indirecte (Dendale & Van Bogaert, 2007 pour ne citer qu'une étude). Dans d'autres configurations syntaxiques, lorsque *paraître* est utilisé dans son sens plein, comme dans la construction copulative *Marie paraît malade*, il est tantôt classé comme indiquant que « la source de [l']énonciation est une perception visuelle » (Rossari, 2012a, p. 65), tantôt comme relevant de la classe de l'impression (Thuillier, 2004b) ou du « perceptuel-apparent » (Dendale, 1991, p. 62). Ainsi, Thuillier définit *paraître* comme « l'explication des impressions, des sensations » (Thuillier, 2004b, p. 28) et souligne que l'utilisation de ce verbe permet d'obtenir « une relativisation de la prédication, puisque *paraître* marque qu'une chose ne peut être appréhendée que par l'impression qu'elle procure » (29), autrement dit, dans *Marie paraît malade*, le locuteur ou la locutrice dépeint l'« impression » d'un état fébrile que Marie lui « procure ». L'impression véhiculée par *paraître*, dans les constructions copulatives, activerait alors une lecture inférentielle de ces marqueurs, ce que nuancent toutefois Dendale et Van Bogaert (2007) qui estiment que cette « distance » entre ce qui *est* et ce qui *paraît* « does not make it [...] necessarily an inferential marker » (Dendale & Van Bogaert, 2007, nous soulignons).

Concernant le verbe *sembler*, il peut également prendre une valeur d'emprunt dans des constructions impersonnelles, telles que *il semble (que)* (Bourdin, 1986 ; Dendale & Van Bogaert, 2007), sans toutefois que celle-ci ne soit la seule valeur possible. En effet, Bourdin (1986) distingue deux types de « jugements épistémiques » que le locuteur ou la locutrice peut formuler ; l'un « à base extra subjective » qui correspond aux cas d'emprunt (*il semble (que)* devient alors synonyme de *il paraît (que)*), l'autre « à base subjective » qui correspond, selon l'auteur, à un jugement soit par « raisonnement », soit fondé sur une « perception directe » (Bourdin, 1986, p. 55-56). Ainsi, dans des cas de constructions impersonnelles, *sembler* peut alors être soit un marqueur d'emprunt, soit un marqueur d'inférence indirecte (Dendale & Van Bogaert, 2007, p. 79). Soulignons toutefois qu'il n'y a pas de consensus autour de la validité de ces deux valeurs attribuées à la construction impersonnelle. Nølke (1994), par exemple, ne perçoit la forme impersonnelle *il semble (que) (p)* comme relevant uniquement d'un processus inférentiel, le point de vue exprimé par *(p)* étant « le résultat d'une sorte de dialogue intériorisé » (Nølke, 1994, p. 88 ; voir aussi Ducrot, 1984, p. 154 ; Thuillier, 2004a). Cette idée de « jugement », présent dans le sémantisme de *sembler*, est

également adoptée par Thuillier (2004a, 2004b) qui oppose à l'« explication des impressions » pour *paraître* l'idée de « conjonctures », d'« hypothèses » ou encore de « supposition » pour *sembler*. En employant *sembler*, et ce quelle que soit la construction syntaxique utilisée, le locuteur ou la locutrice émet alors un jugement dont il ou elle n'est pas sûr·e (Thuillier, 2004b, p. 28), puisque celui-ci est posé comme étant aussi bien valide que non-valide (Thuillier, 2004a, p. 168). Cette lecture modale se retrouve également chez Popârlan (2000) qui rapproche le sémantisme du verbe *sembler* du sémantisme de « jugement analytique » des verbes modaux *croire, estimer, penser* (Popârlan, 2000, p. 68) ou encore chez Dendale et Van Bogaert (2007) qui classent *sembler*, quand employé dans des constructions personnelles, comme un marqueur modal, « expressing a certain degree of uncertainty, without being an evidential » (Dendale & Van Bogaert, 2007, p. 79) et qui peut être paraphrasé par l'expression modale *je crois que*. Finalement, Kibbee (1995) souligne aussi, bien que brièvement, le « manque de certitude » associé au verbe *sembler*. Ce bref aperçu démontre ainsi que les différentes valeurs attribuées à ces verbes dépendent fortement de la construction syntaxique à l'oeuvre. La présence d'un pronom datif est également déterminante pour en définir leur sens, ce que nous verrons plus spécifiquement dans la suite de cette contribution.

Dans une perspective plus pragmatique cette fois-ci, Vold (2008) compare les différentes fonctions que peuvent remplir *sembler* et *paraître* dans un corpus d'articles scientifiques. L'auteure distingue deux macro-fonctions pour ce couple : une fonction dite « contenu », où le marqueur permet d'exprimer une « incertitude réelle », mais également d'avancer une « hypothèse » et une fonction dite « interpersonnelle », où le marqueur est utilisé pour indiquer une certaine « prudence critique », mais également un « désaccord », une « opinion personnelle » ou encore peut être employé comme marqueur de « politesse » pour atténuer un énoncé dont le degré de certitude serait perçu comme très haut (Vold, 2008). Ces différentes fonctions pragmatiques peuvent alors se chevaucher, ce qui amène l'auteure à conclure que « les occurrences de *sembler* et *paraître* sont souvent *polypragmatiques* » (Vold, 2008, p. 219, italiques originaux).

Finalement, dans une démarche orientée corpus et sur la base de données orales spontanées, Willems et Blanche-Benveniste (e.g. Willems, 2011 ; Willems & Blanche-Benveniste, 2008) proposent une étude sémantique et syntaxique afin de déterminer les différentes fonctions de *sembler* et *paraître* selon le type de construction mobilisé. Sans pour autant proposer une analyse interactionnelle à proprement parler, elles montrent notamment que ces constructions typiques du langage parlé servent à exprimer différentes formes de précaution.

Ce bref survol des différents sens attribués aux verbes *sembler/paraître* a montré que deux valeurs sont imputables à ce couple, selon la construction syntaxique en jeu, à savoir une valeur d'emprunt/ouï-dire, ainsi qu'une valeur inférentielle. Cependant, au côté de ces traits résolument *évidentiels*, une lecture modale est également proposée pour le verbe *sembler*, et notamment, mais pas nécessairement, lorsque celui-ci est utilisé avec un pronom datif, le rapprochant alors de l'idée d'un jugement qui module le *degré de certitude* attribué à un énoncé. Ainsi, en utilisant le verbe *sembler*, le locuteur souligne un degré de certitude qualifié de « faible » quant à l'information communiquée. Finalement, les études qui s'ancrent dans une approche plus pragmatique ont mis en évidence différentes fonctions que peuvent revêtir ces deux verbes *en contexte*, comme celles de la précaution ou encore celle de l'opinion personnelle. Ces valeurs seront explorées plus en détail *infra*.

3 Données et méthodes

Les données analysées dans cette contribution sont tirées d'un corpus contrastif de 28h d'interactions naturelles en français vidéo-enregistrées en Suisse romande et documentant

14h de débats politiques (n=14) et 14h de réunions professionnelles (n=13). Le sous-corpus de débats politiques se compose de 9h de débats publics organisés entre 2007 et 2009 par des associations étudiantes sur différents sujets de politique et de société (par exemple l'écologie, le salaire minimum, le financement des études supérieures, le rôle des médias dans la politique contemporaine). À cela s'ajoutent 5h de débats télévisés *Infrarouge* diffusés par la Radio Télévision Suisse entre 2007 et 2013 et sélectionnés du fait de leur proximité thématique avec le sous-corpus de débats publics. Dans ces débats politiques, l'interaction est médiée par un animateur ou une animatrice au bénéfice d'un public plus ou moins invité à participer activement par des questions ou des commentaires ; elle se caractérise en outre par une orientation vers le désaccord, de manière à favoriser la libisibilité et la visibilité de positions idéologiques antagonistes sur une question commune (sur les débats en général, voir notamment Doury, 1997 ; Jacquin, 2014). Les réunions professionnelles sont quant à elles tirées de trois petites et moyennes entreprises actives dans le domaine des services (communication, architecture, ingénierie) ; elles rassemblent en moyennes trois à quatre participantes et participants et documentent différentes phases dans la réalisation de projets (candidature, mise en oeuvre, suivi, calendrier de coordination, développement à long terme). Le tout compte 350'000 mots, ce qui peut au premier abord paraître modeste, mais qui doit être mesuré à l'aune du nombre et de la fréquence des marqueurs et des variables annotées et considérées (voir également *infra* pour plus de détails)³. L'intégralité des données a été transcrite et révisée dans le logiciel ELAN (2020) et en appliquant les conventions de transcription ICOR⁴.

Le schéma d'annotation élaboré dans le cadre du projet et mobilisé dans les analyses quantitatives et qualitatives qui suivront reprend, au niveau de sa structure générale, les grandes options adoptées par le projet MODAL (Pietrandrea & Cervoni, 2016), tout en affinant et ajoutant certaines catégories, notamment celles renvoyant à l'interaction et à la multimodalité (en s'inspirant notamment des travaux de Pekarek Doehler, 2016, 2019). Plus concrètement, le schéma d'annotation repose sur l'idée qu'un marqueur épistémique cible une portée propositionnelle d'une manière particulière, et qu'il s'agit donc d'annoter/de caractériser à la fois le marqueur (par ex. « *il me semble* »), sa portée (par ex. « qu'il est passé hier déposer son sac ») et la relation qui les unit. Les variables attachées au marqueur, qui sont les plus nombreuses, sont aussi bien syntaxiques, énonciatives, discursives, interactionnelles que multimodales, de manière à viser une analyse relativement holistique des marqueurs épistémiques et évidentiels considérés. Par exemple, aux niveaux énonciatif et syntaxique, est renseigné, pour les verbes d'apparence qui nous intéressent ici, le type de construction mobilisé (par ex. s'agit-il d'une construction attributive, parenthétique, ou à complétive ? L'expression mobilise-t-elle un déictique personnel tel que /je/ ou /tu/ ?). Au niveau discursif, sont indiquées des caractéristiques génériques, relevant du type d'événement et du rôle communicationnel endossé par les locuteurs/locutrices et allocutaires des marqueurs au sein de l'événement. Au niveau interactionnel, on annoté la position du verbe dans l'unité de construction du tour de parole (début, milieu, fin, co-extension), ainsi que la position de l'unité en question dans le tour de parole complet (*idem*) ; on annoté également son rôle dans l'organisation séquentielle (l'unité de construction du tour de parole au sein de laquelle apparaît le verbe d'apparence est-elle clairement initiative, clairement réactive, ou son statut est-il indéterminable de ce point de vue ?). Une telle annotation rend alors possible l'extraction de profils interactionnels de certains marqueurs épistémiques (par ex. les *il me semble* en fin de réponses à des questions). Finalement, au niveau multimodal, sont annotés les gestes co-occurents ainsi que la direction du regard du locuteur ou de la locutrice avant, pendant et après le marqueur, notamment pour étudier si les marqueurs sont accompagnés de changements de direction du regard⁵.

Les marqueurs sont identifiés dans le corpus par le biais d'expressions régulières permettant de saisir toutes les occurrences indépendamment de certaines variations de réalisations morphophonologiques et de la présence de signes typographiques spécifiques

imputables aux conventions de transcription utilisées. Les occurrences identifiées sont ensuite filtrées et annotées en suivant un guide d'annotation qui explique et exemplifie la procédure retenue. La robustesse et la cohérence de ce guide ont été testées par le biais de différents tests d'accord interannotateurs qui ont servi progressivement à l'affiner et à l'améliorer, de manière à obtenir un Kappa de Cohen (Cohen, 1960) situé autour de 0.8 (entre accord « substantiel » et accord « presque parfait », Landis & Koch, 1977) pour toutes les variables retenues⁶. Les données ainsi annotées autorisent des analyses aussi bien quantitatives (distribution d'ensemble, effets de fréquence, etc.), que qualitatives (identification de collections, affinage de l'analyse séquentielle et multimodale, travail autour de nuances sémantiques telles qu'identifiées par la littérature existante, etc.).

4 Analyses

4.1 Distributions et fréquences : aspects discursifs et morphosyntaxiques

La distribution générale des lemmes par genre, comme représenté dans le tableau 1 et la figure 1, montre la nette prédominance du verbe *sembler* (52% du total, n=97/186) dans le corpus, et cela dans les trois genres représentés, avec une dominance encore plus marquée dans les débats publics (64%, n=54/84)⁷.

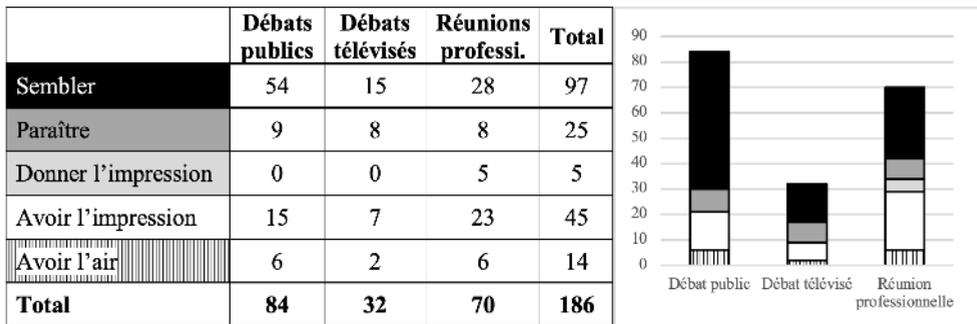


Tableau 1 et Figure 1 : Distribution des lemmes par genres (fréquence absolue)

Bien que bien moins fréquent que *sembler*, *avoir l'impression* occupe la seconde place dans les débats publics et les réunions professionnelles, de manière bien plus marquée encore dans le second contexte, où *j'ai / on a l'impression* prend proportionnellement une place analogue à celle de *sembler*, ce dont témoigne la répartition relative des lemmes dans la Figure 1. Nous commentons plus loin la proximité de sens entre *il me semble (que)* et *j'ai / on a l'impression (que)*, qui totalisent à elles seules 64% (n=119/186) des constructions représentées dans le corpus. Dans les débats télévisés, *avoir l'impression* est bien moins représenté et c'est *paraître* qui prend la seconde place, alors que le lemme occupe la troisième position dans les débats publics et les réunions d'entreprise. Quatrième lemme, *avoir l'air* est plus rare (n=14/186), mais, tout comme *donner l'impression* qui n'apparaît qu'à cinq reprises et exclusivement dans les réunions professionnelles, il apparaît aussi dans une bien plus faible variété de constructions syntaxiques. La présence de *donner l'impression* exclusivement dans les réunions professionnelles ainsi que la forte proportion d'*avoir l'impression* contribuent donc fortement à la significativité de la distribution observée (voir note 7). La forte représentation de *sembler* dans notre corpus en rapport notamment à *paraître* (97/25) est également intéressante à partir du moment où on la compare à la proportion des deux verbes dans d'autres contextes. Ainsi, alors que Willems (2011) observe dans son corpus d'oral spontané une fréquence relativement proche de *sembler* (170) et

paraître (255), Vold (2008) identifie, dans son corpus d'articles scientifiques, 106 occurrences de *sembler* pour 31 *paraître*, une répartition qui est donc très proche de celle étudiée ici. Plutôt que la proximité diamésique (oral VS écrit), il semble donc que le degré de formalité (genres formels-institutionnels VS genres informels-quotidiens) joue un rôle important.

La distribution des verbes d'apparence par locutrices et locuteurs, en prenant notamment en compte le rôle communicationnel endossé au sein de chaque genre, est également pertinente. Parmi les 146 locuteurs et locutrices du corpus étudié, 64 utilisent au moins une fois un lemme d'apparence. Si l'on regarde de plus près *qui* utilise ces lemmes et *comment* se distribuent les tokens par rôle et en fonction du temps de parole total de chacun, on constate que les 10 personnes qui en emploient le plus fréquemment sont des membres du public dans les débats publics, à l'exception de deux invités (CH1 et MAU, voir Tableau 2 ci-dessous)⁸. Cette haute fréquence relative dans l'utilisation de verbes d'apparence chez les membres du public peut s'expliquer par leur position et catégorisation de *non-expert* vis-à-vis des invités (voir par exemple Bovet, 2007) ; combinés à l'usage de la première personne (par ex. *il me semble*), les verbes d'apparence revêtent effectivement un sens d'évaluation subjective, comme on le verra plus loin. Les membres du public manifestent en outre une distribution complémentaire des verbes d'apparence, sous la forme d'une préférence personnelle pour un lemme particulier : alors que certains n'utilisent que le lemme *sembler*, d'autres n'utilisent que le lemme *avoir l'impression*. On n'observe par ailleurs aucun effet de « mimétisme lemmatique » au sein d'un même débat. En effet, parmi les dix locuteurs et locutrices considéré-e-s, ils sont au maximum deux membres du public pour un même débat.

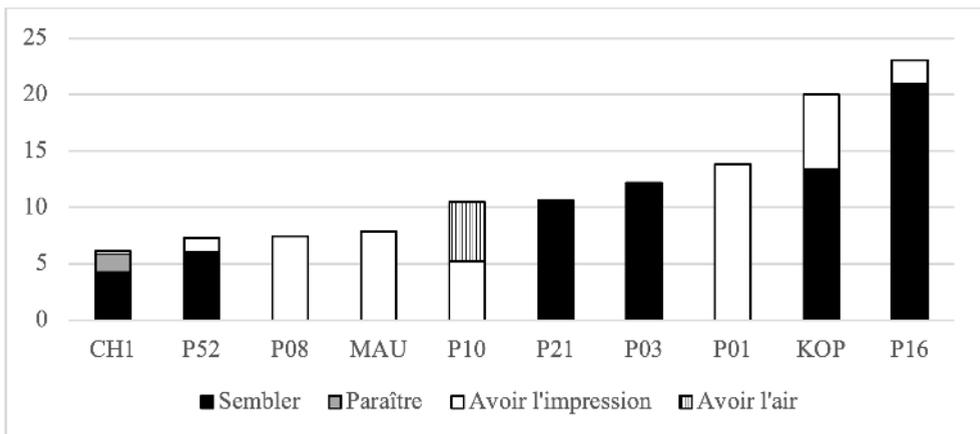


Tableau 2. Occurrences par locuteur/locutrice par 10 minutes de parole (10 premières locutrices et locuteurs)

Toujours au niveau de ce que l'analyse de la distribution des lemmes apporte à l'analyse des genres en général, on peut maintenant porter notre attention sur des aspects plus séquentiels et interactionnels. Il s'agit notamment de regarder la position séquentielle de l'unité de construction du tour de parole (désormais UCT) qui contient le verbe d'apparence au sein de la totalité du tour de parole. En effet, un tour de parole peut-être constitué d'une seule UCT (UCT = totalité du tour), lorsque le premier point de complétude potentielle du tour de parole à un niveau syntaxique, intonatif et pragmatique a été exploité par un autre locuteur ou une autre locutrice pour prendre son tour, ou alors le tour de parole peut être constitué de plusieurs UCT, chacune pouvant ensuite être qualifiée en fonction de sa position respective (initiative, médiane, finale) (pour une introduction à ces notions et à cette méthodologie, voir par exemple Couper-Kuhlen & Selting, 2018 ; Selting, 2000).

Comme en témoignent le Tableau 3 et la Figure 3, la position médiane est largement la plus représentée dans le corpus avec un total de 53% (n=95/180 ; cf. Tableau 3, ci-dessous)⁹. C'est particulièrement le cas dans les débats publics où 74% (n=62/84) des UCT contenant les verbes d'apparence sont en milieu de tour et, dans une moindre mesure, dans les débats télévisés qui totalisent quant à eux 57% (n=17/30) à cette position séquentielle. Les réunions professionnelles se distinguent à nouveau de ces deux sous-genres du débat politique ; la position la plus fréquente étant celle où l'UCT constitue à elle seule un tour de parole complet (45%, n=30/66). Soulignons finalement que les positions médianes et finales sont également très fréquentes dans ce contexte institutionnel avec respectivement 24% (n=16/66) et 23% (n=15/66) de cas. La répartition est ainsi plus homogène que dans les débats publics et les débats télévisés.

	Débats publics	Débats télévisés	Réunions professi.	Total
Début	8	3	5	16
Milieu	62	17	16	95
Fin	8	9	15	32
Totalité	6	1	30	37
Total	84	30	66	180

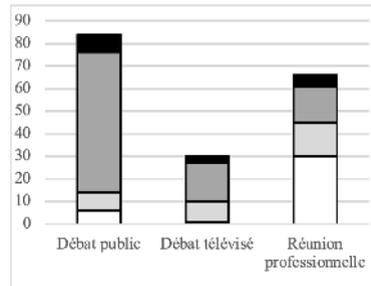


Tableau 3 et Figure 3 : Position de l'UCT dans le tour de parole, par genre

Ces résultats confirment l'idée formulée par Heritage & Greatbatch (1991) d'une « empreinte interactionnelle » (« *fingerprint* ») propre à chaque genre institutionnel, chacune de ces empreintes étant par ailleurs distincte de la forme la plus libre et flexible qu'est la conversation ordinaire. Les débats politiques, qu'ils soient publics ou télévisés, se caractérisent par la présence d'une médiation dans l'accès à la parole, ce qui donne tendanciellement lieu à des tours de parole plus longs que dans les interactions plus spontanées, qu'il s'agisse de conversations ordinaires ou, comme ici, de réunions d'entreprise. Cette tendance se confirme lorsqu'on considère la relation entre le rôle séquentiel de l'UCT contenant le verbe d'apparence et le genre institutionnel étudié (Tableau 4 et Figure 4 ci-dessous) : si le rôle séquentiel de l'UCT est le plus souvent indéterminé (76%, n=137/180), c'est-à-dire qu'il n'est ni clairement initiatif (première partie de paire adjacente), ni clairement réactif/évaluatif (secondaire partie de paire), il y a proportionnellement plus d'actions clairement réactives/évaluatives réalisées par le biais de verbes d'apparence dans les réunions professionnelles (21%, n=14/66) que dans les débats publics et les débats télévisés (11%, n=13/114)¹⁰. En d'autres termes, alors que, dans les débats politiques, les verbes d'apparence contribuent à l'élaboration discursive et argumentative de relativement longs tours de parole à l'occasion desquels les locutrices et locuteurs défendent dialogiquement des points de vue en désaccord étayés par des arguments (e.g. Jacquin, 2014, 2017b), ces mêmes verbes participent davantage à l'élaboration séquentielle de l'interaction, à l'enchaînement et à la négociation directe des points de vue au sein des réunions d'entreprise.

	Débats publics	Débats télévisés	Réunions professi.	Total
initiatif	5	4	7	16
réactif/évaluatif	7	6	14	27
indéterminé	72	20	45	137
Total	84	30	66	180

Tableau 4 et Figure 4 : rôle séquentiel de l'UCT dans la séquence, par genre

Finalement, comme on l'a vu dans la Section 2, différents travaux consacrés aux verbes d'apparence ont montré, dans des contextes et selon des méthodes variées, que le sens de ces verbes (notamment le couple *sembler/paraître*) dépendait fortement du type de construction morphosyntaxique mobilisé et notamment de l'utilisation ou non de la première personne énonciative (voir en particulier Nølke, 1994 ; Thuillier, 2004a ; Willems, 2011). Le corpus manifeste de ce point de vue une répartition non homogène, comme en témoignent le Tableau 5 et la Figure 5. On constate ainsi que 75% des tokens (n=140/186) sont associés à la première personne, qu'il s'agisse du singulier (*je* ou *me*), du pluriel (*nous*), ou d'usages substitutifs de *on* (pour une synthèse sur la complexité des emplois possibles de ce pronom, voir notamment Fløttum et al., 2007).

	JE/ ME	ON/ NOUS	TU/ VOUS	imp./ 3p.	Total
Sembler	81	2	1	13	97
Paraître	14	1	1	9	25
Donner l'impression	0	0	0	5	5
Avoir l'impression	24	14	6	1	45
Avoir l'air	4	0	0	10	14
Total	123	17	8	38	186

Tableau 5 et Figure 5 : répartition des lemmes par personnes énonciatives

Cette nette prédominance de la première personne semble confirmer la tendance, du moins dans ce corpus, à utiliser les verbes d'apparence comme marqueur d'un point de vue pris en charge et assumé subjectivement, à titre personnel. Ainsi, alors que les constructions mobilisant la première personne représentent ici respectivement 87% (n=84/97) et 60% (n=15/25) dans le cas de *sembler* et *paraître*, ces proportions ne sont que de 60% et 34% dans le corpus d'oral conversationnel étudié par Willems (2011). À l'opposé de cette tendance à la subjectivité affichée qui caractérise notre corpus, les constructions plus objectivisantes¹¹ et au sémantisme évidentiel *il semble / semble-t-il* et (*il paraît / paraît-il*) sont proportionnellement plus rares ici (respectivement 5% (n=5/97) et 21% (n=5/25) des cas), alors qu'elles sont plus fréquentes chez Willems (15% et 31%). Les extraits (1) et (2) ci-dessous, tirés respectivement d'un débat télévisé sur le salaire minimum et d'une réunion professionnelle relevant d'un brainstorming au sein d'une entreprise de communication, sont donnés à titre d'exemples de ces deux dernières constructions.

Extrait (1) – DTV_SM1 – 00:09:57.480-00:10:49.212 [ID 20089]

- 1 LEV [alors j'aurais été étonné monsieur weiss que vous n` contestiez
2 pas ces chiffres/ raison pour laquelle j'ai PRIS l'étu[de euh] sur&
3 WEI [AH °ben°]
4 LEV > &laquelle vous vous fondez/ vous avez une brochure **semble-t-il** un
5 dé[pliant de cette étude] je j` j'ai pris l'étude elle-même c'est&
6 WEI [non mais attendez attendez]

7 LEV &une étude officielle [(.)] qui s'appelle l'enquête suisse sur la
 8 WEI [moi aussi:/]
 9 LEV &structure des salaires

Extrait (2) – REU_AC1 – 00:22:39.456-00:23:04.714 [ID 40231]

1 BOR .h: (0.5) j- je saute du coq à l'âne\ j'ai j'ai un copain qui était
 2 à new york et qui est allé dans cette i- dans cette euh ce (1.0)
 3 euh:: ça s'appelle sleep no more (0.3) et en fait on on entre dans
 4 un::: (0.3) y a des énigmes à rés- c'est c'est une immense
 5 maison: .h: et puis on entre pis on on fait soi- même son chemin:
 6 (0.3) mais tous les gens qui sont là: ont un rôle sont des acteurs
 7 CAR ah mais j'en ai entendu parler au[ssi]
 8 BOR > [c'est] **il paraît** que c'est
 9 [exceptionnel\
 10 CAR [oui c'est le truc hyper branché]

Les expressions *semble-t-il* et *il paraît* témoignent d'enjeux relatifs au mode d'accès à l'information ; alors que le *semble-t-il* de (1) signale que le locuteur a un accès à une preuve visuelle de ce qu'il énonce (« vous avez un dépliant, une brochure de cette étude »), le *il paraît* en (2) relève plutôt du oui-dire, renforcé par différentes traces (« j'ai un copain qui était à New York », « j'en ai entendu parler aussi »). Du double fait du sémantisme très spécifique de ces expressions et de leur relative rareté dans les données considérées, celles-ci ne seront pas considérées lors des explorations plus qualitatives qui suivent, et qui sont organisées autour de *il me semble* et, plus ponctuellement, *j'ai / on a l'impression*.

4.2 Explorations qualitatives : autour de quelques enjeux sémantiques et pragmatiques

Malgré quelques légères différences probablement imputables aux types de données et méthodes mobilisées, les travaux existants s'entendent généralement sur le sens respectif à donner aux différents verbes et aux différentes constructions dans lesquelles ces verbes sont susceptibles d'apparaître. Ce n'est toutefois pas systématiquement le cas pour *il me semble (que)*, alors qu'il s'agit précisément de l'expression de loin la plus fréquemment mobilisée dans notre corpus (n=66/186, et 68% (n=66/97) des constructions sur la base de *sembler*). Ainsi, si les auteurs s'entendent pour attribuer à *il me semble (que) (p)* le rôle d'atténuateur dans la croyance de (p), le degré de cette prise en charge peut varier d'un commentaire à l'autre. Willems (2011) voit par exemple dans *il me semble (que)* l'expression d'une « opinion mitigée basée sur une connaissance floue, prise en charge par le locuteur » (Willems, 2011, p. 70). Les conclusions de Nølke (1994) – celui-ci insiste sur la paraphrase régulièrement mentionnée de *il me semble (que) (p)* par *je crois (que) (p)* – vont davantage dans le sens d'un engagement plus marqué quant à la vérité de (p).

Nos analyses qualitatives exploitent ainsi *sembler* comme fil rouge, compte tenu de sa place prépondérante dans la littérature et dans le corpus, et ciblent en particulier les variations de sens et de fonctions de *il me semble (que)*, tout en rayonnant localement vers d'autres verbes et d'autres constructions (notamment *j'ai / on a l'impression (que)*, qui constitue la seconde expression la plus représentée dans le corpus). Pour explorer plus en détail les différences de sens de *il me semble (que)* commentées ci-dessus et plus généralement montrer l'intérêt et la complémentarité de l'exploration qualitative d'un corpus d'interactions naturelles, on s'intéresse en particulier à deux variables co(n)textuelles que la littérature existante a moins considérées dans son analyse des verbes d'apparence, à savoir le type de contenu propositionnel sous la portée du verbe (notamment la différence en termes de factualité) et l'environnement séquentiel du tout, c'est-à-dire le type de (co)action auquel le verbe contribue. On distingue ainsi les cas où le verbe contribue à une demande, initiative, de confirmation (4.2.1), de ceux, réactifs, qui relèvent d'une réponse à une question, une sollicitation ou une affirmation (4.2.2) et finalement de ceux où l'expression est plus

indéterminée au niveau de son rôle séquentiel et participe ainsi plutôt au déploiement discursif et le plus souvent argumentatif du tour de parole (4.2.3). Notons encore qu'au niveau syntaxique, les constructions attributives (par ex. « ça paraît évident ») ont été écartées du fait que leur analyse sémantico-pragmatique implique une étape théorique et analytique supplémentaire et bien plus complexe, qui relève de la prise en compte du type d'adjectif associé à la construction (dans l'exemple, « évident »). Finalement, l'examen de la paraverbalité n'a donné à ce stade aucun résultat pour la collection d'exemples considérée ci-dessous, qui ne manifeste donc aucune tendance significative à une éventuelle association privilégiée entre les verbes d'apparence et certains types de gestes ou changements dans la direction du regard.

4.2.1 Autour de *Il me semble (que)* dans des demandes de confirmations (acte initiatif)

L'extrait (3) est tiré d'une réunion de travail entre membres du comité de direction d'un bureau d'ingénieurs. Des lignes 3 à 10, Olich (OLR), directeur associé de l'entreprise, demande confirmation à l'administrateur William (WIL): est-ce bien lui qui lui a communiqué une information et celle-ci est-elle correcte ?

Extrait (3) – REU_CL4 – 00:20:57.740-00:21:20.238 [ID 20052]

```

1 YVA on doit é[largir] à frioul aussi avec des privés ça c'est&
2 OLR [°ouais/°]
3 YVA &[(l` sujet) hein/]
4 OLR [ouais °c'est sûr oui\°] mais on voit comme c'est fragile enfin
5 dans l` sens tu s- c'est toi qui m` disais l'aut` jour la poste
6 euh::: je on avait concouru pour euh: pour participer au projet
7 de la poste °la jou- la tour ou [j` sais] plus c` que c'était là°
8 SEB [ouais/]
9 WIL °mm/°
10 OLR .h: °et p-° pis qu` c'était pas encore fait non plus °c- c'est pas
11 > un projet qui s'est° (0.3) °il m` semble qu` tu m'as dit qu` ça ça
12 c'était aussi: euh:° (0.4) [on on sait pas c` qu'i`] s'est&
13 YVA [remis en question/]
14 OLR &pa[ssé depuis/]
15 WIL [<((souffle )) H::>]
```

Différentes marques d'hésitations, d'autoréparations ainsi que la présence d'autres marques d'incertitudes cooccurentes au *il me semble que* (ligne 11) témoignent d'un locuteur diminuant fortement sa prétention épistémique (Heritage, 2012). Olich se met en position épistémique basse (*K-*) vis-à-vis de William (« c'est toi qui me disais l'autre jour », ligne 5 ; « je sais plus », ligne 7) et lui demande confirmation en associant *il me semble que* (*p*) à une intonation montante (lignes 11-14), élevant ainsi William au statut de source fiable permettant d'assurer le caractère intersubjectif, partagé, de la mémoire en jeu. On retrouve ici une lecture de *il me semble (que)* proche de celle proposée par Willems (2011), qu'il s'agira de comparer plus loin avec l'extrait (7), témoignant d'un contexte séquentiel différent et dont la lecture penche davantage vers l'interprétation de Nølke (1994).

Les deux extraits suivants témoignent d'une même dynamique. L'extrait (4) mobilise un *il me semble que* analogue à l'extrait précédent : dans un cabinet d'architecture, l'architecte associé Christophe (CHR) demande confirmation à Lucas (LUC), chef de projet, quant à la présence éventuelle d'un autre « cp » [chef de projet] (lignes 1-3).

Extrait (4) – REU_BL4 – 00:10:32.735-00:10:41.025 [ID 40011]

```

1 CHR > il m` semble que y a:: y a y a pas un autre c p xx/
2 (1.2)
3 CHR qui vient/ en plus/
4 (1.6)
5 LUC mh/
```

6 (0.5)
7 LUC non\

L'extrait (5) témoigne cette fois d'un *j'ai l'impression* (ligne 7), pris en charge par le même Olich que dans l'extrait (3) et contribuant une nouvelle fois à une demande de confirmation adressée à William (« je sais pas ce que tu en penses », ligne 7). Olich affiche de manière déclarée un manque de connaissance (« j'ai l'impression de mal connaître »), que le locuteur vient lui-même entériner dans un second temps (« c'est pas une impression en plus », ligne 8), ce qui confirme ainsi le fait que le marqueur est utilisé ici de manière modale, pour nuancer la force de certitude dans l'assertion, ce qui contraste avec la fonction de marquage d'une opinion, qu'on considère *infra*.

Extrait (5) – REU_CL4 – 00:02:28.744-00:02:49.688 [ID 20034]

1 OLR alors moi j` préfère être honnête ça m'est égal mais j'ai
2 l'important j- j` pense de regrouper les les données
3 on pourrait l` mettre là d`dans/ [en f- e]n annexe ou à la fin&
4 WIL [oui/]
5 OLR &de ce: document mais (0.7) j` pense faudrait l` faire et ÇA
6 pour moi c'était un point c'est-à-dire que: (0.8) ces concurrents
7 > (1.4) j` sais pas c` que tu en penses/ mais moi j'ai l'impression
8 de MA:L connaître euh:: °enfin c'est pas une impression en plus°
9 ((rire)) <((en riant)) mal connaître le milieu>

Finalement, dans l'extrait (6), tiré d'un débat télévisé sur une initiative visant à restreindre le droit de recours des associations écologistes en Suisse, l'animateur Massimo Lorenzi (LOR) utilise *il me semble que* (ligne 5) pour introduire sa propre expérience de « verrues » immobilières présentes dans le canton du Valais. Il cherche ainsi à faire valider son constat par son invité Philippe Nantermod (NA3), qui est favorable à une telle restriction et qui va contester, et donc ne pas confirmer, la pertinence des exemples proposés. La demande de confirmation faite par l'animateur diffère des cas précédents ; elle opère davantage comme une demande de concession (« j'avoue », « quand même », « vraiment »). Si l'objet de la confirmation est bien un constat, celui-ci contient cependant un point de vue axiologique (« verrues »), que le locuteur introduit donc avec une certaine précaution (« *il me semble* quand même *que* », mais aussi « certains endroits » et « quelques »). Ce *il me semble que* paraît ainsi à la frontière entre marqueur de certitude et marqueur d'opinion.

Extrait (6) – DTV_REC – 000:45:13.228-00:45:32.343 [ID 20068]

1 NA3 on a le droit de se développer aussi chez nous en [valais]
2 LOR [.] oui monsieur
3 nantermod pour le non valaisan que je [suis] mais qui adore le&
4 NA3 [oui]
5 > &[valais] heu j'avoue que: (0.3) **il me semble** quand même qu'à&
6 NA3 [mhm]
7 LOR &certaines endroits/ (.) on a: vraiment quelques verrues/ .h et
8 que moi qui [passe] je me dis heu [dieu sait si je suis pas membre&
9 NA3 [mhm] [ce sont des ce s- ce sont des]
10 LOR &d'une association mais] ben je me dis ben ils auraient peut-être
11 dû déposer [recours\]
12 NA3 [ce sont] la plupart du temps du temps des objets qui ne
13 sont pas soumis au droit de recours

Les différents extraits considérés *supra* témoignent d'une utilisation particulière de la forme *il me semble (que)* dans des contextes séquentiels initiatifs (c'est-à-dire en première partie de paire adjacente). Les deux premières formes sont mobilisées dans des demandes de confirmation et, de fait, dans des séquences où le locuteur affiche un positionnement épistémique bas (*K-*). Un mouvement similaire est présent avec la forme *j'ai l'impression*. Néanmoins, comme nous l'avons vu, le dernier *il me semble que*, bien qu'émergeant dans un

3 (0.4)
 4 YVA mm [mhm/]
 5 SEB [on] est d`jà pas mal connu hein par les bureaux suisses
 6 allemands\ °on est quand même beaucoup contacté°
 7 OLR > °par ceux qui ont b`soin d` nous en tout cas°
 8 [°°j'ai l'impression:°°]
 9 SEB [°ben oui ah ben oui°]

À l'inverse, le *il me semble que* de l'extrait (9), tiré d'une réunion de travail en cabinet d'architecture, manifeste une forte retenue énonciative : alors que l'architecte Oscar (OSC) demande confirmation à plusieurs reprises (lignes 1, 3 et 6) quant à la perspective documentée par une photo que le groupe a sous les yeux, son supérieur Michel (MIC), architecte associé, prend ses précautions en introduisant sa confirmation (« oui ») grâce à *il me semble que* (ligne 7).

Extrait (9) – REU_BM1 – 00:32:58.837-00:33:08.850 [ID 40012]

1 OSC c'est vraiment la photo depuis (la) x x xxx\ °à gauche°\
 2 (0.6)
 3 OSC au milieu\
 4 MIC à gauche au milieu: °là°\
 5 (0.5)
 6 OSC c'est ça hein/
 7 MIC > °euh:.....[: il m` semble°] que oui\
 8 OSC [°c'est pas ça°/]

Ce constat que les verbes d'apparence permettent de prendre des précautions dans des contextes où il est difficile ou délicat pour le locuteur ou la locutrice de répondre de manière complètement affiliative et satisfaisante à une sollicitation précédente se retrouve dans les extraits (10), (11) et (12) ci-dessous, les deux premiers étant tirés d'une réunion de travail et le troisième d'un débat public. De manière intéressante, on constate dans les trois cas une structure discursive identique, organisée autour d'un « mais » (« (q) mais *il me semble (que) (p)* »). Dans les extraits (10) et (11), l'architecte Sally (SAL) ne peut pas accéder pleinement à la demande formulée par son supérieur Christophe; dans l'extrait (10), le débattant François Bachmann (BAC) réfute la position d'expert (au sujet du français médiéval) que la question du public l'invite à endosser, mais tente tout de même une réponse.

Extrait (10) – REU_BM3 – 00:25:02.759 – 00:25:14.922 [ID 20049]

1 CHR alors faut noter sur les plans\ (0.4) sur les plans parce que
 2 euh:::
 3 (1.6)
 4 SAL > i g p à °euh:° on contrôle mais i` me semble avoir écrit: n c s ou i
 5 g p à choix\
 6 CHR mh[mh\
 7 SAL °[de l'ar]chitecte°

Extrait (11) – REU_BM3 – 00:43:53.490 – 00:44:07.500 [ID 20050]

1 CHR par contre on n'a pa- pour la façade on n'a pas discuté du
 2 calepinage\
 3 SAL ah ouais\
 4 (0.7)
 5 CHR donc le calepina:ge/ (0.4) toi t` as r`gardé c` qui propo:s[e]
 6 SAL [.tsk]
 7 .h ALORS j'ai regardé\ j'ai PAS encore rapproché °d` jusqu'en::°
 8 > haut mais il me semble c'est TRÈS TRÈS proche à ce que: ça c'est ce
 9 que on avait proposé nous

Extrait (12) – DPU_ETU – 01:50:08.365-01:50:55.066 [ID 40006]

1 P06 où est-ce qu'on trouve un:: un retour sur investissement pour
 2 un étudiant [qui prendrait] [par exemple] heu du français&
 3 SIM [capital symbolique]
 4 BON [xx]
 5 P06 &médiéval ou quelque chose dans le genre de xx

6 BON ben il a un salaire
 7 (0.8)
 8 P06 y a où le retour sur investissement: pour euh pour l'état: après/
 9 (.) [(.) à part le salaire/
 10 BON [bah sur son salaire]
 11 (1.8)
 12 BAC bon j` suis: p`t-être mal placé comme consultant informatique pour
 13 > vous parler du français médiéval/ (.) mais: euh **il me sem:ble il me**
 14 > **semble** que justement: enfin c` que: c` qu'avait mentionné monsieur
 15 friedli:/ par rapport par rapport aux glaciologues/ (0.4) heu même
 16 dans les: dans les banques d'ailleurs: on a on:: on emploie des
 17 gens qui ont pas du tout fait des des études heu::orientées
 18 finan:ces (0.2) parce que: la psychologie etcétera jouent un grand
 19 rôle sur les marchés: donc là: y a y a une ouverture d'esprit:
 20 (0.2) qui est:/ (.) qui existe aujourd'hui\ (0.2) dans le monde
 21 économique\

Les extraits ci-dessus documentent des exemples de *il me semble (que)* et autres expressions associées dans différents contextes séquentiels réactifs (en seconde partie de paire adjacente). Dans les extraits (7) et (8), ces verbes apparaissent dans des situations de désaccord et contribuent à l'atténuation d'un point de vue désaffiliatif. Dans des contextes qui ne sont pas caractérisés par le désaccord (extrait (8)), le verbe tend plutôt à marquer l'incertitude du locuteur sur la validité de (*p*) et fonctionne comme une précaution. Finalement, *il me semble (que)* semble aussi régulièrement utilisé dans des situations où le locuteur ou la locutrice n'est pas en mesure de répondre de manière complètement satisfaisante à une sollicitation (extraits (10), (11) et (12)).

En contexte séquentiel réactif, le verbe d'apparence sert ainsi au moins — au vu des exemples étudiés — à atténuer l'expression d'un désaccord, prendre des précautions quant à la validité d'une réponse, ou encore à exprimer une prise en charge partielle de la validité de (*p*). Dans ces différents contextes, le locuteur ou la locutrice d'un tour réactif est positionné en « connaisseur » (*K+*) et doit assumer une certaine responsabilité énonciative quant à la validité du contenu propositionnel. La construction à verbe d'apparence apparaît alors comme une stratégie pour prendre des précautions, voire se repositionner en tant que « connaisseur partiel » ou « ignorant » (*K-*).

4.2.3 Autour de *il me semble (que)* dans le développement du discours (acte indéterminé)

Cette dernière partie aborde de manière plus brève les contextes d'apparition qui ne sont ni clairement initiatifs, ni clairement réactifs. Du fait d'un contexte séquentiel plus indéterminé, les expressions *il me semble (que)/me semble-t-il* (et, on le verra, *j'ai l'impression*) participent dès lors au déploiement discursif et le plus souvent argumentatif du tour de parole. Au sein de ces contextes, nous constatons une forte récurrence, et ce quel que soit le genre considéré, d'une fonction d'évaluation subjective et/ou de marquage de l'opinion personnelle (pour un examen des différentes catégories modales, on peut se référer à Gosselin, 2010). Ainsi, le *il me semble que* dans l'extrait (13), tiré d'une réunion entre architectes, est utilisé par Michel pour introduire une évaluation appréciative (« on a vu des choses plus intéressantes... ») dans le contexte de l'élaboration discursive de son récit (voir déjà lignes 1-3, « tu te rappelles on a fait comptoir cerclois »).

Extrait (13) – REU_BM2 – 00:16:23.246-00:16:40.246 [ID 40074]

1 MIC ouais mais t`as t` ra[ppelles on a fait on a fait COMPTOIR]&
 2 CLA [peut-être pour euh ma f-]
 3 MIC &CERCLOIS °euh° on a fait l` comptoir (cerclois) en face\ tu vois l`
 4 comptoir tu vois là:: tu t` dis: bon\ (0.5) on peut même pas dire
 5 > qu` c'est c- en c- en en grande cohérence\ i` m` **semble** qu'on
 6 a vu des choses plus intéressantes dans l`comptoir/ et:

Finalement, dans l'extrait (17), le double emploi par le débattant et patron d'une start-up David Maurer (MAU) de la forme *j'ai l'impression que* lui permet d'introduire, coup sur coup, deux jugements, l'un axiologique (« cette initiative [sur le salaire minimum] n'est pas la bonne solution »), l'autre relevant de l'injonction (« on devrait plus s'attaquer aujourd'hui aux coûts de la vie en Suisse »).

Extrait (17) – DTV_SM2 – 00:47:40.023-00:47:55.226 [ID 40038 & 40039]

1 MAU > on arrive/ (0.4) à main- maintenir ça pis j'ai l'impression que:
 2 cette initiative n'est pas la bonne solution:/ (0.3)
 3 > j'ai l'impression qu'on devrait plus s'attaquer aujourd'hui
 4 aux coûts de la vie [en suisse]
 5 PEL [(raclement de gorge)]
 6 (0.4)
 7 MAU et plutôt essayer de voir de baisser le coût de la vie en
 8 suisse si c'est possible/ ou alors de le stabiliser parce que j'
 9 pense que si on continue comme ça on fonce droit dans le mur

Dans ce type de séquences indéterminées, caractérisées le plus souvent par de nombreux éléments relevant d'évaluations subjectives, *il me semble que* et *j'ai l'impression que* servent donc régulièrement de tremplins à l'introduction d'une opinion personnelle, souvent injonctive (orientées vers l'avenir). Cette dimension subjective, personnelle, est d'autant plus forte que l'on constate très fréquemment, dans la portée de l'expression, la présence de verbes modaux (en particulier *pouvoir* et *devoir*) et du conditionnel qui viennent moduler à leur tour la prise en charge de la proposition exprimée. Le contenu propositionnel sous la portée du marqueur ne peut dès lors pas être évalué comme vrai ou faux et il devient inséparable du point de vue du locuteur ou de la locutrice (voir aussi Charaudeau, 2006 ; Quéré, 1990).

5 Synthèse

La présente contribution entendait, sur la base d'un corpus d'interactions naturelles documentant des débats politiques et des réunions professionnelles, proposer une exploration à la fois quantitative et qualitative de constructions mobilisant des verbes d'apparence du français. Si ces verbes ont fait l'objet de bien des études en linguistique française, ils le sont surtout — sauf quelques exceptions notables — sur la base d'exemples inventés ou fortement décontextualisés qui limitent la prise en compte de facteurs pragmatiques et ainsi l'analyse du caractère fortement polysémique et polyfonctionnel de ces expressions.

Nos analyses quantitatives ont montré la nette prédominance, dans le corpus étudié, de *sembler* et, dans une moindre mesure, de *avoir l'impression* en comparaison des autres verbes, notamment *paraître*, bien plus rare. Le critère générique s'est avéré statistiquement pertinent, dans la mesure où les constructions sur la base de *sembler* (notamment *il me semble (que)*) étaient proportionnellement plus présentes dans les débats que dans les réunions professionnelles, qui se caractérisaient quant à elles par une forte proportion d'*avoir l'impression* (notamment *j'ai l'impression (que)*). La distribution par locuteurs et locutrices a, quant à elle, montré que c'était de loin les membres du public des débats publics qui étaient les plus enclins et enclines à faire usage de ces expressions, pour s'adresser aux experts et expertes invité-e-s à débattre. Au niveau interactionnel, les verbes d'apparence ont plus largement tendance, surtout dans les débats (publics ou télévisés) à apparaître au milieu de relativement longs tours de parole, contribuant ainsi à leur développement discursif et argumentatif, et moins à servir de stratégies d'entame ou de sortie de tours de parole. Finalement, les constructions mobilisant un verbe d'apparence sont très fortement caractérisées dans ce corpus par la présence de la première personne, ce qui témoigne d'une forte tendance à l'utilisation de ces verbes comme marqueur de subjectivité, qu'il s'agisse de

prendre des précautions dans la présentation d'éléments factuels, ou d'introduire une opinion.

L'analyse qualitative d'une vingtaine d'extraits a ainsi permis de creuser cette question, en considérant le marqueur *il me semble (que)*, de loin le plus présent dans le corpus, dans différents contextes séquentiels et associés à différents types de portée, et en procédant par comparaisons ponctuelles avec la seconde forme la plus fréquente, à savoir *j'ai l'impression (que)*. En position initiative, *il me semble (que)* et *j'ai l'impression (que)* servent notamment à formuler des demandes de confirmation de manière précautionneuse, en plaçant l'interlocuteur ou l'interlocutrice en position épistémique haute. En position réactive, ces mêmes expressions servent la prise en charge précautionneuse de contenus propositionnels dans des contextes où cette prise en charge est complexe, qu'il s'agisse pour le locuteur ou la locutrice d'exprimer un désaccord ou une retenue ou de ne prendre en charge qu'une partie du contenu soumis par l'acte initiatif. Finalement, l'examen des contextes plus indéterminés, où l'expression ne sert pas la formulation d'un acte clairement initiatif ou réactif mais contribue à l'élaboration discursive et argumentative du tour de parole, a montré que *il me semble (que)* et *j'ai l'impression (que)* participait, du moins dans les genres considérés, à l'expression d'opinions personnelles, qui peuvent tendre vers des évaluations aussi bien appréciatives ou axiologiques que déontiques, selon la nature de la portée et la trajectoire prise par le tour de parole.

6. Conventions de transcription

Les conventions utilisées sont celles

d'ICOR (http://icar.cnrs.fr/projets/corinte/bandeau_droit/convention_icor.htm).

Références bibliographiques

- Bourdin, P. (1986). Sembler et paraître, ou les deux visages de l'apparence. *Semantikos*, 10(1-2), 45-67.
- Bovet, A. (2007). *La mise en question du génie génétique dans l'espace public suisse : Analyse des pratiques médiatiques de mise en forme et de mise en oeuvre du débat public*. Thèse de doctorat. Fribourg : Université de Fribourg.
- Charaudeau, P. (2006). La situation de communication comme lieu de conditionnement du surgissement interdiscursif. *TRANEL*, 44, 27-38.
- Cohen, J. (1960). A Coefficient of Agreement for Nominal Scales. *Educational and Psychological Measurement*, 20(1), 37-46.
- Cornillie, B., & Pietrandrea, P. (Éds.). (2012). Modality at Work : Cognitive, Interactional and Textual Functions of Modal Markers. *Journal of Pragmatics*, 44(15), 2109-2115.
- Couper-Kuhlen, E., & Selting, M. (2018). *Interactional Linguistics : Studying Language in Social Interaction*. New York : Cambridge University Press.
- Delplanque, A. (2006). Juger d'après les apparences : Le cas du français. *Corela, HS*(3), 1-24.
- Dendale, P. (1991). *Le marquage épistémique de l'énoncé. Esquisse d'une théorie avec applications au français*. Thèse de doctorat. Anvers : Université d'Anvers.
- Dendale, P., & Van Bogaert, J. (2007). A semantic description of French lexical evidential markers and the classification of evidentials. *Rivista di Linguistica*, 19(1), 65-89.
- Dendale, P., Vanderheyden, A., & Alegría, D. I. (2020). Visiblement en français, visiblement en espagnol : Des marqueurs évidentiels de perception directe ou d'inférence ? In Ó. Loureda Lamas, M. Rudka, & G. Parodi (Éds.), *Marcadores del discurso y lingüística contrastiva en las lenguas románicas* (p. 63-96). Madrid : Vervuert Verlagsgesellschaft.
- Doury, M. (1997). *Le débat immobile. L'argumentation dans le débat médiatique sur les parasciences*. Paris : Kimé.
- Doury, M., & Kerbrat-Orecchioni, C. (2011). La place de l'accord dans l'argumentation polémique : Le cas du débat Sarkozy/Royal (2007). *A contrario*, 16, 63-87.
- Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.

- ELAN (Version 6.0) [Computer software]* (6.0). (2020). [Computer software]. Nijmegen : Max Planck Institute for Psycholinguistics, The Language Archive. <https://archive.mpi.nl/tla/elan>
- Fløttum, K., Jonasson, K., & Norén, C. (2007). *ON - Pronom à facettes*. Bruxelles : De Boeck.
- Ganea, A. E. (2010). Usage et fonction des verbes d'apparence dans le discours argumentatif. *Intercultural Communication and Literature*, 10(2-II), 229-235.
- Gosselin, L. (2010). *Les modalités du français. La validation des représentations*. Amsterdam : Rodopi.
- Heritage, J. (2012). The Epistemic Engine : Sequence Organization and Territories of Knowledge. *Research on Language and Social Interaction*, 45(1), 30-52.
- Heritage, J., & Greatbatch, D. (1991). On the institutional character of institutional talk : The case of news interviews. In D. Boden & D. H. Zimmerman (Éds.), *Talk and Social Structure* (p. 93-137). Cambridge : Polity Press.
- IBM Corp. (2020). *IBM SPSS Statistics for Macintosh (Version 27) [Computer software]*. Armonk: IBM Corp.
- Jacquin, J. (2014). *Débatte. L'argumentation et l'identité au coeur d'une pratique verbale*. De Boeck.
- Jacquin, J. (2017a). De la polyfonctionnalité de JE SAIS dans des débats publics et télévisés. *Revue Française de Linguistique Appliquée*, XXII(2), 109-126.
- Jacquin, J. (2017b). Embodied Argumentation in Public Debates. The Role of Gestures in the Segmentation of Argumentative Moves. In A. Tseronis & C. Forceville (Éds.), *Multimodal Argumentation and Rhetoric in Media Genres* (p. 239-262). John Benjamins.
- Kibbee, D. (1995). Assertion/atténuation, subjectivité/objectivité en anglais et en français : SEEM/SEMBLER. In M. Ballard (Éd.), *Relations discursives et traduction* (p. 73-88). Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Landis, J. R., & Koch, G. G. (1977). The Measurement of Observer Agreement for Categorical Data. *Biometrics*, 33(1), 159-174.
- Langacker, R. (2000). *Grammar and Conceptualization*. Berlin et al. : Mouton de Gruyter.
- Lindström, J., Maschler, Y., & Pekarek Doehler, S. (Éds.). (2016). *Grammar and Negative Epistemics in Talk-in-Interaction: Cross-Linguistic Studies*, Amsterdam : Elsevier.
- Marin-Arrese, J. I. (2011). Effective vs. Epistemic Stance and Subjectivity in Political Discourse. Legitimising Strategies and Mystification of Responsibility. In Hart, C. (Éd.), *Critical Discourse Studies in Context and Cognition*. Amsterdam et Philadelphie : John Benjamins, 193-224.
- Nølke, H. (1994). La dilution linguistique des responsabilités. Essai de description polyphonique des marqueurs évidentiels *il semble que* et *il paraît que*. *Langue française*, 102(1), 84-94.
- Nuckolls, J., & Michael, L. (Éds.). (2014). *Evidentiality in Interaction*. Amsterdam et Philadelphie : John Benjamins.
- Pekarek Doehler, S. (2016). More than an epistemic hedge: French *je sais pas* 'I don't know' as a resource for the sequential organization of turns and actions. *Journal of Pragmatics*, 106, 148-162.
- Pekarek Doehler, S. (2019). At the Interface of Grammar and the Body: *Chais pas* ("dunno") as a Resource for Dealing with Lack of Recipient Response. *Research on Language and Social Interaction*, 52(4), 365-387.
- Pietrandrea, P., & Cervoni, V. (2016). *Modal – annotation guidelines. Version 1.0*. http://paolapietrandrea.altervista.org/guidelines_decision_trees_for_French_with_examples.pdf
- Popârlan, S. (2000). Sur la modalité épistémique. Les prédicats *savoir, croire, sembler, paraître, trouver, voir* en français et en hindi. *Revue roumaine de linguistique*, XLV(1-4), 41-101.
- Quééré, L. (1990). Construction de la relation et coordination de l'action dans la conversation. *Réseaux, 8(spécial)*, 253-288.
- Rodríguez Somolinos, A. (2016). Perception visuelle, inférence et polyphonie : De *il pert que* à *il paraît que*. *Linx*, 73, 17-38.
- Roh, S. (2020). L'expression parenthétique JE PENSE dans les requêtes : Le cas des réunions de travail. *Bulletin vals-asla*, 111, 15-41.
- Rossari, C. (2012a). Valeur évidentielle et/ou modale de *faut croire, on dirait et paraît*, *Langue française*, 173, 65-81.
- Rossari, C. (2012b). The evidential meaning of modal parentheticals. *Journal of Pragmatics*, 44(15), 2183-2193.
- Selting, M. (2000). The construction of units in conversational talk. *Language in Society*, 29(4), 477-517.
- Stivers, T., Mondada, L., & Steensig, J. (Éds.). (2011). *The Morality of Knowledge in Conversation*. New York : Cambridge University Press.

- Thuillier, F. (2004a). Synonymie et différences : le cas de *paraître* et *sembler*. In Vagner C. & Lavieu B. (Éds.), *Le verbe dans tous ses états. Grammaire, sémantique, didactique*. Namur : Presses Universitaires de Namur, 161-178.
- Thuillier, F. (2004b). Le verbe *paraître* : surgissement, manifestation, impression, ouï-dire. *Linx*, 50, 15-32.
- Traverso, V. (2016). *Décrire le français parlé en interaction*. Paris : Ophrys.
- Vold, E. T. (2008). *Modalité épistémique et discours scientifique. Une étude contrastive des modalisateurs épistémiques dans des articles de recherche français, norvégiens et anglais, en linguistique et médecine*. Thèse de doctorat. Bergen : Université de Bergen.
- Willems, D. (2011). Les degrés d'intégration syntaxique de la modalité épistémique. Le cas de *sembler* et *paraître*. In Corminboeuf G. & Béguelin M.-J. (Éds.), *Du système linguistique aux actions langagières. Mélanges en l'honneur d'Alain Berrendonner*, Bruxelles : De Boeck Supérieur, 61-72.
- Willems, D., & Blanche-Benveniste, C. (2008). Verbes "faibles" et verbes à valeur épistémique en français parlé : *il me semble, il paraît, j'ai l'impression, on dirait, je dirais*. In Iliescu M., Danler P., & Siller-Runggaldier H. (Éds.), *Actes du XXVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Berlin : De Gruyter, 565-579.

¹ La présente étude de cas prend ainsi plus largement sens dans un projet de recherche de quatre ans dont l'objectif est l'étude, quantitative et qualitative, des marqueurs épistémiques (et évidentiels) du "français parlé en interaction" (Traverso, 2016), dans une perspective énonciative, interactionnelle et multimodale. Le projet *Prendre une position épistémique dans l'interaction. Les marqueurs du savoir, du non-savoir et du doute en français* (POSEPI) est financé par le Fonds National Suisse de la recherche et hébergé à la section de Sciences du langage et de l'information de l'Université de Lausanne de 2020 à 2024 [100012_188924] (<http://p3.snf.ch/project-188924>). Les présentes observations sur le sous-système des verbes d'apparence sont donc destinées à être recontextualisées dans un second temps, lorsque la collection étudiée prendra place au sein du panorama plus large des moyens à disposition des locuteurs et locutrices du français pour prendre des positions épistémiques dans l'interaction. Les auteurs tiennent finalement à remercier les deux relectrices ou relecteurs anonymes pour leurs commentaires sur une première version de ce texte. La présente contribution a également bénéficié des commentaires des participantes et participants aux colloques internationaux IPrA 2021 (en ligne) et ARGAGE 2021 (Université de Neuchâtel).

² En français, les quelques travaux disponibles se concentrent sur un marqueur épistémique particulier (Jacquin, 2017a ; Pekarek Doehler, 2016, 2019 sur « je sais pas » ; Roh, 2020).

³ À titre de comparaison, le projet MODAL compte, pour le français, 2h de données pour un total de 20'000 mots. Il faut toutefois garder à l'esprit que MODAL adopte une perspective onomasiologique impliquant une annotation systématique de tout le corpus, alors que l'approche sémasiologique représentée ici repose sur l'identification préalable de certains marqueurs qui peuvent dès lors, dans un deuxième temps, être cherchés sur des données plus massives.

⁴ http://icar.cnrs.fr/projets/corinte/bandeau_droit/convention_icor.htm (consulté pour la dernière fois le 15.11.2021).

⁵ Pour ce qui est de la portée du marqueur sont annotées des informations relatives à l'identification du locuteur ou de la locutrice et à celle de l'allocutaire, tandis que la relation est catégorisée en termes de source (selon si la portée et le marqueur sont réalisés par la même personne ou non), de direction (rapport séquentiel/temporel entre marqueur et portée) et de polarité (par ex. positive si le marqueur vient en soutien du contenu propositionnel réalisé par la portée).

⁶ Le guide d'annotation du projet sera mis à disposition en libre accès dans un futur relativement proche. Les personnes intéressées peuvent contacter les auteur-e-s.

⁷ La distribution des lemmes par genre est par ailleurs statistiquement significative (χ^2 de Pearson: 29.491 ; df=8 ; $p=0.008$; V de Cramer: 0.235, $\phi=0.332$). Les analyses statistiques ont toutes été effectuées via SPSS (IBM Corp, 2020).

⁸ Sont présentés-e-s ici les dix locuteurs et locutrices qui utilisent le plus fréquemment des lemmes d'apparence en fonction de leur temps de parole. Notons que le locuteur KOP, qui arrive en seconde position, a été retiré de ce décompte étant donné qu'il s'agit d'une traduction simultanée, en doublage et en direct.

⁹ La distribution des positions de l'UCT dans le tour de parole par genre est par ailleurs statistiquement significative (χ^2 de Pearson: 55.752 ; df=6 ; $p < 0.001$; V de Cramer: 0.394, $\phi = 0.557$). Il est à noter que, dans les deux tableaux suivants, les cas où le marqueur apparaît dans un discours rapporté ou n'est associé à aucune portée ont été écartés de l'analyse, ce qui conduit à un total de 180 (et non plus 186) occurrences de verbes d'apparence.

¹⁰ Statistiquement, la relation entre le genre et le rôle séquentiel de l'UCT est moins significative que les autres distributions observées, mais reste informative (χ^2 de Pearson: 8.302 ; df=4 ; $p = 0.081$; Test de Fisher avec Monte Carlo: $p = 0.063$; V de Cramer: 0.152, $\phi = 0.215$).

¹¹ Ainsi, s'agissant de l'anglais « Langacker (2000, p. 350) notes that with an expression such as *it seems* [il semble], the conceptualizer may be 'only potential' or 'is construed generically or in a generalized fashion'. In contrast with modals, impersonal evidential expressions accept expansions which include the explicit mention of the speaker/writer (*It seems to me...*, *It sounds to me like ...*, *For me, that means that ...*, *It is clear to me that ...*). [...] The speaker/writer, by identifying with this intersubjective virtual conceptualizer, narrows down the mental activity to him/herself. » (Marin-Arrese, 2011, p. 213).